

Les provinciales

« Car la mort nous libérera demain, mais la vérité peut nous libérer aujourd'hui même. »
Georges Bernanos

N° 46 / 30 SEPTEMBRE 1995 / 20 FF

TROIS LETTRES BRÈVES DE PORT-ROYAL

par Olivier Véron

1

« S'ils réclament contre la persécution, écrivait avec dépit des jansénistes leur perfide laudateur, Renan, ce n'est jamais au nom de la liberté, c'est toujours au nom de la vérité. »¹ Avec dépit... il avait tort : car la persécution de la vérité est le premier scandale, c'est une profonde blessure, la plus cruelle qu'on puisse faire à tous les rêves de liberté, et sa défense est la seule entreprise de libération qui puisse endurer sans mentir quelques persécutions. La vérité nous rendra libres ; d'ailleurs c'est déjà fait, à Port-Royal on n'a plus peur d'en être séparé, c'est ainsi qu'on est à peine ébranlé à l'occasion des persécutions de surface dont c'est pourtant l'objet.

« Certitude. Certitude. Sentiment,
Joie, Paix.

...
Joie, Joie, Joie, pleurs de joie.
Je m'en suis séparé.

...
Que je n'en sois pas séparé... »

Mais la remarque, venue d'un camp adverse puissant, qui nous renseigne assez bien au passage sur la position de principe de

tous les détracteurs de Port-Royal, définit avec exactitude (si l'on enlève le dépit) celle, seule rigoureuse, du monastère lui-même (ne parlons plus des « jansénistes »).

« L'abbaye de Port-Royal, près de Chevreuse, est une des plus anciennes abbayes de l'ordre de Cîteaux... Sur la fin du dernier siècle (le XVI^e, c'est le vieux Racine qui écrit), ce monastère, comme beaucoup d'autres, était tombé dans un grand relâchement : la règle de saint Benoît n'y était presque plus connue, la clôture même n'y était plus observée, et l'esprit du siècle en avait entièrement banni la régularité. »

On ne réforme pas un monastère en supposant que la liberté puisse se passer des règles que lui suggère la vérité de son état. En fait, dans cette occurrence, tout le monde convient qu'il vaudrait mieux ne pas même y habiter, trouver la liberté d'aller poursuivre ailleurs le relâchement où fait glisser l'esprit du siècle. Vider les cloîtres ce sera, plus généralement que celle de Louis XIV, la politique républicaine, ou son effet : elle préférera toujours, au nom de la liberté, voir se briser un serment personnel, tout en ne craignant pas qu'on dépende trop ensuite de ses lois provisoires... qu'est-ce

que la vérité ! Mais fuir c'était déjà, vers 1608, la voie envisagée par la jeune prieure de Port-Royal, dont les distractions en usage dans son monastère ne parvenaient pas à déjouer l'ennui. Cependant qu'elle y songeait sérieusement, quoiqu'en son extrême langueur, un curieux religieux de passage, un moine ayant déjà renoncé lui, par faiblesse, à la vie de couvent et aux durs renoncements de la règle, trouva la force — dans la nostalgie peut-être de cette figure par lui abandonnée — d'en prêcher et chanter assez haut les couleurs qu'il tira l'abbesse de sa rêverie monocorde et qu'il lui mit au cœur la ferme volonté de revenir à la règle. Racine en parle, dans son *Abrégé de l'histoire de Port-Royal*, mais pas Sainte-Beuve, qui n'a pas voulu croire aux miracles, pas même à celui de la décision. « Cette réforme est la première qui ait été introduite dans l'ordre de Cîteaux... Un capucin, qui était sorti de son couvent par libertinage, et qui allait se faire apostat dans les pays étrangers, passant par hasard à Port-Royal, fut prié par l'abbesse et par les religieuses de prêcher dans leur église. Il le fit ; et ce misérable parla avec tant de force sur le bonheur de la vie religieuse, sur la beauté et sur la sainteté de la règle de saint Benoît, que la jeune abbesse en fut vivement émue. Elle forma dès lors la résolution non seulement de pratiquer sa règle dans toute sa rigueur, mais d'employer même tous ses efforts pour la faire aussi observer à ses religieuses. »²

Exergue :
message de
Bernanos à la
jeune revue
Réaction, 1930
cf. Jean Loubet
del Bayle, Les
non-conformistes
des années trente,
1962.

1. Renan,
Nouvelles études
d'histoire religieuse,
1884, 2^e éd.

2. Racine,
*Abrégé de l'histoire
de Port Royal*,
première partie.

C'est le début de toute austérité : une réaction à l'esprit de mollesse qui empoisonne le tranchant des idées dont l'homme — avec la femme ! — a besoin pour agir (c'est vivre). Mais le désert n'est pas le principal endroit en fait d'action dit-on ? C'est selon, on y revient, nous sommes ici dans la lignée française des héritiers de saint Augustin : « *Il faut souhaiter d'avoir une volonté droite avant que de souhaiter d'avoir une grande puissance* »³. Entraînons-nous ; pour obtenir un résultat la netteté de la forme et la force de l'appliquer à des objets divers valent mieux que l'abondance des matériaux désordonnés. Où s'apprendra sans cela la rectitude capable d'ôter à la puissance la cause de ses dérèglements ? On ne maîtrise pas si naturellement les effets des puissances qu'on exerce. Le secret de la faiblesse morale des grands, c'est ce qu'un homme comme Racine avec ses tragédies du pouvoir, devant Louis XIV et la cour, s'était chargé de représenter. *Bérénice*, 1670 : des combats plus violents que nos guerres se livrent dans l'âme d'un prince de sang ; entre sa vertu et cette faiblesse, entre son cœur et son honneur, et dans la volonté d'arracher le masque d'une « barbarie » haïe quand il ne sait lequel, en lui, en porte le visage. Plus il est prince, plus il est homme à craindre la face hideuse qui veut sortir de soi pour frapper les siècles de stupeur. C'est bien dans la resserre du cœur, là où se dresse ou se démet la volonté, que se livrent les combats décisifs ; convenez au moins qu'il en faut un à qui prétend agir. Comment et où donc, ce cœur, le rendre ferme et généreux ? — le reste n'est que débat public.

Dans le désert que chacun porte l'attendent les tentations qui lui font peur, mais peut-être à leur bout quelque parole sachant la langue de la vérité. Qu'est-ce donc que le désert, cette clôture morne mais joyeuse dans un monastère, auprès de laquelle quelques solitaires peuvent venir prendre l'état d'esprit de vérité ? Un empêchement ; des vœux de restriction dont ils se nourrissent ; la claire limite posée sans amertume d'où il ressort que la différence de la vraie joie d'avec la peine est véritablement superficielle parce qu'elles procèdent des larmes. Ainsi

notre bonheur secrètement nous pèse, car il nous met à l'écart du cœur souffrant du monde, tandis que nos malheurs peuvent bien nous réjouir, s'ils gardent ouvert le nôtre à la détresse des hommes. Le sacrifice digne de Dieu, chantait le Psaume L, c'est un esprit brisé : d'un cœur broyé (*contritus*) il n'a point de mépris. Aussi bien la grâce y prend sa source et s'en écoule en joie parfaite, que rien ne trouble ni ne corrompt, sauf lorsqu'elle doute d'être éternelle. C'est dans le désert et la détresse du cœur qu'on trouve les vrais ferments de l'amitié, tout le sérieux dont nous avons besoin. Par la rudesse — la même qui fait quelquefois les petits enfants préférer leur père ou le maître sévère —, par la sècheresse qui simulent en vue de cette réconciliation espérée dans les larmes la vérité des circonstances singulières qu'on nomme ailleurs épreuve, se prolongent dans l'espérance la soif de vérité et de justice, l'intelligence du cœur, le sentiment grave que quelque chose de lui est attendu. C'est la règle, qu'une disposition, une condition s'entretiennent par l'exercice, lequel constitue aussi un entraînement en vue de préparer dans la paix à quelque catastrophe. Car ce qui nous menace le plus n'est pas le risque de décomposition de notre singularité : nous mourrons tous, et plutôt qu'une autant de fois des morts qui en nous se renouvellent, et nous permettent seules, en fait, de vivre davantage — mais le vrai danger c'est d'en être surpris : de ne pas voir que quelque chose demeure à travers elles d'indestructible, et de le perdre.

Poussière : qu'est-ce que la vie du siècle a donc pour garder sans lacs autant de gens désenchantés ? Tout d'abord des promesses illusoire mais qu'on suppose flatteuses, attirent. Mirages pour être crus, non pas miracles, que ces charges inutiles qui lient entre elles nos amours-propres. Pour « le meilleur » et pour le pire tout choix de vie nous retient pour dix ans. Puis, lorsqu'il paraît trop tard pour s'en délier, le poison du désenchantement versé par les oreilles dans un cœur affaibli, vient dissiper les rêves que nous formions encore « *pour ne pas nous haïr* » ; nous devenons méchants, et bêtes, mais nous ne partons pas. Peut-

être parce que le redressement des sociétés où nous vivons se montre encore plus lent ? Ne trouve-t-on pas curieux que telle phrase qui s'adresse si intimement à notre temps, dans les papiers de Pascal, ait encore paru inintelligible en plein milieu du dernier siècle comme l'avouèrent au moins deux de ses premiers éditeurs : « *Que me promettez-vous enfin, sinon dix ans d'amour-propre, à bien essayer de plaire sans y réussir, outre les peines certaines (car dix ans c'est le parti) ?* »⁴ Notre désert, la pénitence dont nous parlons proposent un chemin inverse, pour faire l'économie des dix années précieuses employées à user dans le cas contraire nos illusions. Pourquoi y aurait-il besoin d'en parcourir à nouveau les travers, pour quel gain maquillant nos malheurs ? De ces dix ans desquels ne reste que le sentiment de leur inutilité, « *le meilleur de mon aage* », bien au contraire il faut forcer le fruit. C'est à quoi s'entendait assez bien Jean du Vergier de Hauranne, abbé de Saint-Cyran, le directeur de Port-Royal, lequel ne plaisantait guère sous son regard malicieux, en employant ces mots : « *Mes occupations, que j'estime valoir pour le moins autant que toutes celles de votre Cour...* », et : « *mon ambition va plus haut* » ; « *je n'ai pas moins un esprit de principauté que les plus grands potentats du monde et que ceux qui sont dérégés jusques-là en leur ambition que d'oser désirer ce qu'ils ne méritent point. Si nos natures sont différentes, nos courages peuvent être égaux, et il n'y a rien*

3. Saint Augustin, de Trinité, lib. XIII, cité par Bossuet, Politique tirée de l'Écriture, livre V.

4. Pascal, Pensée 238 (Brunschvicg), 455 (Chevalier) ; voy. aussi l'avant-propos justifiant la réimpression par Ernest Flammarion de l'édition de 1670, contre les « nouveautés » de l'édition Faugère : « des phrases que l'éditeur (Faugère) avoue être inintelligibles, telle que celle-ci... »

Les provinciales

AUX CHAMPS

Responsable de la publication, gérant
OLIVIER VÉRON

Conseil de rédaction
GISELLE GRÉANCE
SERGE RIVRON

Composition
CHRISTOPHE LAMBOROT

Impression (Lyon)
GHISLAINE & ALAIN KOLEJOUK
MARC GRENIER

Édition et abonnements
LES PROVINCIALES
CHATEAU D'ÉNIEU / 38390 BOUVESSE
TÉL. 74 88 47 17
Actionnaires principaux
O. VÉRON, G. GRÉANCE

Tarifs d'abonnement
12 numéros : 230 F (étranger : 260 FF)

DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 1995 / N° 46
ISSN : 1145-363 X

d'incompatible que, Dieu ayant proposé un royaume en prix à tous les hommes, j'y prétends ma part. »⁵ Ce que la marche commune du temps aura laissé dans les âmes et dans les vies ordinaires des ambitions mesquines, des cours oisives ou affairées, ce sont au mieux des regrets pesants, qui doutent encore de leur guérison, et plus souvent des résignations malheureuses, déjà durcies en amertume et au sujet desquelles il est à craindre qu'on ait quelque raison d'en faire état.

Les pénitents de Port-Royal eux fréquentèrent un désert plus coloré, un drôle de désert en somme où les occasions de rire saintement et de pleurer de joie ne manquaient pas. « Je suis très éloigné et par les connaissances que Dieu me donne par sa miséricorde, et par les sentiments de mon cœur de l'opinion de ceux qui croient que la charité est insensible et indifférente, et qu'elle est exempte de toutes les passions, au lieu que celles qui se rencontrent hors d'elle sont à elle, et Dieu ne les aurait jamais données à l'homme, s'il ne l'eût créé pour se faire aimer par lui »⁶. Un désert quelque peu chahuté, et qui ressemble en vrai et en moins dur, et pour des temps plus enthousiastes que les nôtres au recours aux forêts du proscrit de Ernst Jünger : il faut dire ça pour ceux qui n'y croient plus. « L'homme tend à s'en remettre à l'appareil ou à lui céder la place, là même où il devrait puiser dans son propre fonds. C'est manquer d'imagination. Il faut qu'il connaisse les points où il ne saurait trafiquer de sa liberté souveraine... Tout confort se paie... Les catastrophes éprouvent à quelle profondeur hommes et peuples demeurent enracinés dans leurs origines. Qu'une racine, du moins, puise directement au sol nourricier — la santé et les chances de survie en dépendent, alors même que la civilisation et ses assurances ont disparu. On le voit bien dans les périodes d'extrême danger, où les appareils, non content de refuser à l'homme leur concours, l'acculent à une situation qui paraît sans issue. Tel est le moment où il lui faut décider s'il s'avoue vaincu, ou s'il poursuit la partie, armé de sa force la plus secrète et la plus personnelle. »⁷ Prendre le parti de Port-Royal, c'était réellement aller explorer les dangers des déserts intérieurs pour y vaincre la peur ; s'y aguerir ; ne se cacher, et fuir la persécution que pour continuer la

résistance, la porter à son terme au mépris des dangers encourus ; s'il le faut terminer en prison — celle de Saint-Cyran commença par cette adresse enjouée au Chevalier du guet qui venait le saisir : « Allons où le roi me commande d'aller ; je n'ai point de plus grande joie que lorsqu'il se présente des occasions d'obéir »⁸ ; puis vinrent les semaines d'angoisse terrible et d'abandon, dans les chambres insalubres de Vincennes où bien des prisonniers mouraient en quelques mois ; mais lorsqu'il en sorti cinq ans plus tard, « les gardes pleuraient de joie et de tristesse de le voir partir, et ils firent haie au passage avec mousquetades, fifres et tambours »⁹ — ; la vie d'un vrai chrétien, un monastère de campagne ; un jeu d'enfants, c'est-à-dire où l'on risque sa vie. « Il s'agit de dompter le temps. On ne peut le faire sans souveraineté. Or, elle se trouve moins, de nos jours, dans les décisions générales qu'en l'homme qui abjure la crainte en son cœur. Les énormes préparatifs de la contrainte ne sont destinés qu'à lui, et pourtant, ils sont voués à faire éclater son triomphe ultime. C'est ce savoir qui rend libre. »¹⁰

De ce jeu, ou de ce savoir, la recette ou la règle étaient simples, la vraie humilité n'aimant pas la bassesse. Certes en ce qui le concerne, « la peine de mort n'est pas supprimée », et « la question du viatique (les provisions de route) devient plus pressante que jamais, prend une urgence particulière »¹¹. A Port-Royal les Solitaires bêchaient eux-mêmes la terre, relevaient les bâtiments pourris, « y étant portés surtout par le désir de ménager le bien des pauvres »¹² ; surtout, c'est-à-dire pas seulement : « Dieu a une excellence si élevée au-dessus des plus hautes pensées de notre esprit et de notre foi, que c'est le servir basement que de ne courir pas des risques dans l'exercice de la charité. Souvenons-nous seulement qu'aux premiers siècles de l'Église, les Chrétiens ne la lui témoignaient point autrement qu'en mourant pour lui. Au défaut du martyre et des occasions de perdre la vie, le moins que nous pouvons faire est d'embrasser avec joie les occasions qu'il nous fait naître de lui témoigner l'amour et le zèle de notre charité, en l'étendant sur des âmes qui se sont vouées à lui, avec la perte de nos richesses et de nos biens. Peut-être qu'il nous excusera en son jugement de n'avoir pas cherché toutes les occasions d'em-

ployer en de bonnes œuvres ces biens qu'il nous avoit donnés, et de ne nous être pas mis en peine de faire une recherche de tous les pauvres qui languissent dans les antres et dans les bois (où ils vivent comme des bêtes, abandonnés de toute assistance), afin de les nourrir ; mais ce qu'il nous reprochera assurément, c'est d'avoir négligé de pourvoir aux besoins de ceux qu'il nous présente lui-même, et surtout lorsque nous voyons qu'en manquant d'assister le corps, l'âme court risque de se perdre... »¹³ Si donc les solitaires s'octroient la protection des misérables, ce n'est pas seulement pour apaiser les peines de ceux-ci. D'autres qui le prétendent pour leur propre compte jusqu'à aujourd'hui, dissimulaient à demi de piètres ambitions. La frénésie à conjurer le spectacle des besoins légitimes indique aussi qu'on en a peur — c'est réduire à mesure de néant l'excellence même de la charité, servir basement son pouvoir de contrevenir à la mort (la mort de l'âme terrorisée) quand elle peut tout changer à condition qu'on prenne le risque d'obéir à sa loi. « La peur est l'un des symptômes de notre temps... Les progrès de l'automatisme et ceux de la peur sont très étroitement liés, en ce que l'homme, pour prix d'allègements techniques, limite sa capacité de décision... Presque tous, hommes ou femmes, sont en proie à une panique telle qu'on n'en avait plus vu dans nos contrées depuis le début du Moyen Age... Et l'on pressent, non sans horreur, qu'il n'y aura pas de vilenie qu'ils n'approuvent, lorsqu'on l'exigera d'eux... Savoir si l'on peut délivrer l'homme de la peur... La crainte assiège ceux même qui s'arment jusqu'aux dents — et ceux-là plus que d'autres... La peur demeurera toujours le grand partenaire de nos dialogues, en toute délibération de l'homme avec lui-même, écrit encore Jünger, sachant de quoi il parle. Mais elle tend à la transformer en monologue, et n'a le dernier mot que si elle y parvient. Si, par contre, elle est remise à sa place d'interlocutrice, l'homme peut à son tour prendre la parole. Il cesse alors de se croire cerné. Une autre solution que celle de l'automatisme se présentera à son esprit. C'est dire que désormais... sa liberté de décision est restaurée. »¹⁴ Dans le désert le cœur est tendre mais il est décidé — « Il faut livrer à la catastrophe presque tout notre capital, pour maintenir ouvert, par ce

5. Saint-Cyran, cité par Sainte-Beuve, Port-Royal, livre I, chap. XI.

6. Saint-Cyran, Manuscrit de Munich, lettre 20, éd. A. Barnes, Vrin, 1962.

7. Ernst Jünger, Le traité du rebelle, chap. XI, trad. Henri Plard, éd. Christian Bourgois, 1950.

8. Claude Lancelot, Mémoires, cité par Sainte-Beuve, livre II chap. VI.

9. Ibid.

10. Jünger, chap. XVII.

11. Jünger, chap. XXII & XXVI.

12. Sainte-Beuve, livre II chap. VI.

13. Saint-Cyran, lettre à la mère Angélique Arnauld, citée par Sainte-Beuve, livre I chap. XI.

14. Jünger, Le traité du rebelle, chap. XIII & XIV.

sacrifice même, un chenal devenu étroit comme le tranchant d'un couteau... »¹⁵

« Les deux pierres de touche, les deux meules auxquelles nul des vivants ne pourra échapper, sont le doute et la souffrance... Le Néant veut savoir si l'homme est de taille à lui tenir tête, s'il vit en l'homme des éléments que nul temps ne désagrégera. »¹⁶ Oui toute autre liberté sous l'effet du malheur (ou de son ombre, l'ennui, lorsqu'elle parvient à l'éviter) se désagrège, même en l'espace d'une nuit, voilà la vérité — mais la liberté qui se forme à l'exercice de la vérité elle-même, la franchise, nous remet dans l'instant la vérité entière, avec son sentiment extraordinaire de liberté. C'est le deuxième volet de la recette. « Quelquefois l'extravagance emporte l'esprit à dire ce qu'il ne croit pas, et à suivre ce qu'il n'approuve pas : il faut faire ce discernement. Il faut que les œuvres extérieures de la pénitence procèdent du ressentiment intérieur, et qu'il y ait un rapport de l'un à l'autre : car il faut se garder de témoigner plus de sentiment au dehors, que l'on n'en a véritablement au dedans. »¹⁷ A chacun donc de découvrir les voies spéciales de son désert ; la franchise, la vérité en acte, la libre parole venue du cœur, ne s'octroie pas par convention publique, ni par quelque sophistication aménagée dans la technique, mais par conquête lente, et personnelle et acharnée, et d'abord sur les automatismes de nos mensonges, dont « le progrès » s'est voulu le plus ardent mais n'est que le plus vulgaire des promoteurs. « Vous ne mourrez pas » : le dernier cri avant de prendre en masse les autoroutes de l'information, le mensonge devenant par le biais du machinisme la texture même de l'histoire — l'opération du geste et celle de la raison perdant de vue de plus en plus, dans la facilité d'une illusion de gratuité et d'innocence, ce qu'elles coûteraient en vraie souffrance, et ce qu'elles refusent de charité et de piété ; un instant héritant de siècles de labeur sans même songer à révéler. « Ne vous mentez plus les uns aux autres ! », écrivait encore saint Paul aux Colossiens. Ou quelle « information » peut-on nous assener encore (et dix ans est le parti), sur le néant

et la lâcheté constitutifs de notre vie, sur notre orgueil, que nous n'ayons déjà reçue à l'occasion ou à la barbe de toutes les percées démagogiques des précédentes ? Que me promettez-vous enfin si le dévoiement de la parole ou son affranchissement ne relèvent guère des systèmes politiques en votre pouvoir — bien que certains les favorisent — ni du progrès de nos économies, et si quelque chose persuade à tout venant que la parole est malléable à merci ?

De la franchise, cette pauvreté en esprit à laquelle les hommes préfèrent presque toujours les raffinements dans le langage, tous ses détours et ses calculs, ses sauf-conduits, il faudrait dire ce que Racine écrivait à propos de son théâtre, pour le défendre des excès à la mode, des artifices en trop : « Il y en a qui pensent que cette simplicité est une marque de peu d'invention. Ils ne songent pas qu'au contraire toute l'invention consiste à faire quelque chose de rien ». ¹⁸ Oui, la franchise n'est rien que le simple attachement de l'esprit à la lettre du vrai. Nul ne peut dire à quoi il nous engage, et cet attachement a d'abord les allures d'un défi inutile et petit, d'une arrogance, stérile, et tyrannique : ridicule privilège. Cependant ne pas s'y efforcer fait perdre lentement tout ce qui nous fait vivre, la droite confiance en l'ordre des événements qui nous concernent, et qui nous parlent. « Qui cherchera le sens des choses ? On ne veut plus qu'en être ému. » ¹⁹ S'acharner à ce rien revient à former l'âme au contraire aux exigences de l'invisible, à la tremper dans la texture secrète des choses et de l'histoire : car elles se taisent aussi, fragiles et réservées, non par indifférence, mais par franchise, par loyauté, comme qui ne dit que ce qu'il ressent vraiment, lorsqu'il est sûr d'être entendu.

La vocation de l'homme n'est pas de s'adonner, s'abandonner aux prestiges incapacitants du machinisme, avec lesquels il développe au contraire une âme d'automate, se plaisant aux mensonges de la facilité qui le distraient de son angoisse — mais d'être celui qui rapetasse et qui répare, afin de la vaincre, cette angoisse, et faire que quelque chose soit, encore, à partir de

rien. L'âme du langage elle-même, sinon, se perd avec lui dans les automatismes des mots en l'air et qui ne coûtent pas — ni ne servent de rien. Le mot prononcé ne nous appartient plus, et s'il n'est tenu (comme on tient sa monture, et comme on tient sa promesse — « c'est par le dessein, écrivait Saint-Cyran, de rendre mes paroles véritables que je suis tombé en plusieurs engagements que je fuiais » ²⁰), il use le langage et la créance qu'on lui impute, il la mine au même titre que les tromperies plus manifestes de qui prétend gagner un avantage en contraignant la vérité.

Un des épisodes de la guerre faite à Port-Royal fut donc celui du Formulaire, qu'on voulait faire signer aux religieux afin que cesse de se constituer ce foyer exemplaire d'expérience de la doctrine de la grâce telle que la donne saint Augustin. Nuisait-il aux accommodements rassurants des jésuites, et ceux-ci, disciples du casuiste Molina, trouvaient-ils plus expédient pour faire croître leur pouvoir sur le monde, de délivrer la vérité de l'Église des entraves de la franchise elle-même ? On peut aussi se demander pourquoi les religieuses de Port-Royal menèrent une lutte si âpre pour ne pas signer ce simple texte qui ne les engageait qu'assez vaguement — mais on aurait raison de s'étonner plutôt qu'on voulût à toute force obtenir d'elles qu'elles le signassent : ce n'était pas à elles d'en garantir la vérité, ni le vocabulaire... « On leur avait imprimé fortement dans l'esprit ces grands principes de saint Paul et de saint Augustin, "qu'il n'est point permis de pécher pour quelque occasion que ce soit ; qu'il vaudrait mieux s'exposer à tous les plus grands supplices que de faire un léger mensonge ; que Dieu et la vérité n'étant qu'un, on ne saurait la blesser sans le blesser lui-même ; qu'on ne peut point déposer d'un fait dont on n'est point instruit ; et que d'attester qu'on croit ce qu'on ne croit pas, est un crime horrible devant Dieu et devant les hommes." Surtout on leur avait inspiré une extrême horreur pour toutes ces restrictions mentales, et pour toutes ces fausses adresses inventées par les casuistes modernes, dans la vue de pallier le mensonge et d'éluder la vérité. » ²¹

15. Jünger, chap. XIX.

16. Jünger, chap. XXIII.

17. Saint-Cyran, cité par Sainte-Beuve, livre II chap. I.

18. Racine, préface de Bérénice.

19. Maurras, Le chemin de Paradis, 1894.

20. Saint-Cyran, Manuscrit de Munich, lettre 93.

21. Racine, Abrégé de l'histoire de Port-Royal, II^e partie.

Contre Jansénius j'ai la plume à la main,
Je suis prêt à signer tout ce qu'on me demande.
Qu'il soit hérétique ou romain,
Je veux conserver ma prébende.

Je rêve sur le Formulaire
Au milieu du contre et du pour.
Je ne sais pas encor ce qu'il me faudra faire,
Je vais m'en instruire à la cour.

Je signerai tout franc dans le sens qu'on ordonne;
Et quand ce serait un péché
Il est si finement caché
Qu'il ne sera su de personne.

Je me trouve en un mauvais pas :
Si je signe une fois, je fais une injustice;
Aussi d'autre côté, si je ne signe pas,
Il ne faut espérer ni rang ni bénéfice.
Que faire en cette extrémité ?
Il faut signer sans résistance,
Et perdre un peu de charité,
Pour se conserver l'espérance.

« Quoi ? Prieur, me dit-on, vous faisiez l'obstiné.
Pourquoi donc avez-vous signé ?
— C'est pour faire enrager tout le corps moliniste,
Qui sans doute a plus mal au cœur
De ma qualité de prieur
Que de celle de janséniste. »

Après que pour signer on eut fait l'oraison,
Et que chacun marchait dans la mauvaise route,
Je voulus proposer un doute,
Et demander une raison.
« Mais, dit-on, pour trancher les discours les plus amples,
Vous avez vu signer trente religieux :
Soyez donc satisfait d'avoir eu trente exemples,
Et ne demandez point de raison dans ces lieux. »

En cas de la souscription
Je n'en veux qu'à mon bénéfice.
On dit que c'est une injustice,
Et moi, je crois que c'est une précaution.
Mais qu'on l'accorde ou qu'on le nie,
Je ne fais point difficulté
De conserver par fausseté
Ce que j'acquis par simonie.

Je veux bien avouer ce point :
Si j'avais pu sans signature
Conserver ma petite cure,
J'aurais été de ceux qui ne signeront point ;
Car, à vous parler sans surprise,
Ils ont la vérité pour eux ;
Leur sentiment est généreux,
Et c'est tout l'esprit de l'Église.
Mais avec ce spirituel
Il faut un peu de temporel.

Puisque tout le monde a signé,
Je ne veux pas être obstiné :
Je prends le papier et la plume,
Je signe librement mon nom ;
Et sans examiner si c'est le droit ou non,
Il suffit que c'est la coutume.²²

On imagine bien voir
s'étendre demain à des popula-
tions entières de nouveaux
clercs, sous forme de pétitions
(obligatoires à moins d'en perdre
les avantages sociaux), ou de
referendum, ce dont se targuent
aujourd'hui les organismes
internationaux : les conventions
relatives aux droits de l'homme
et de la démocratie, ou les réso-
lutions à l'encontre de quelque
nouveau type de monstre fabri-
qué de toutes pièces. Cette
déperdition d'un langage qui
n'est plus véritablement assumé
par personne, déperdition
contraire à la rigueur port-roya-
liste, est en effet la voie commu-
nément choisie. Qui met sa vie
dans le chemin du vrai entrera
donc en conflit déclaré tôt ou
tard avec la terre entière, laquelle
veille soigneusement sur une
quiétude, passagère, dont le
mensonge est d'oublier la croix.

Telle était la raison de la
patience de Saint-Cyran : si le
véritable ennemi de l'iniquité qui
emporte l'histoire demeure
jusqu'à la fin la vérité, il faut se
contenter d'en adopter la posi-
tion, et de la tenir, jusqu'à ce que
les tyrannies dissimulées du
mensonge ne le puissent plus
souffrir et révèlent à l'occasion,
en l'attaquant, leur vraie nature.
« Vous n'êtes pas encore accoutumé
à ce langage, et on ne parle pas
comme cela dans le monde ; mais
voilà six pieds de terre où... il n'y a
point de puissance qui nous puisse
empêcher de parler ici de la Vérité
comme elle le mérite. »²³ Il n'y a rien
à répondre d'autre à l'interroga-
tion qu'avait lancée Sainte-
Beuve, pour justifier à ses yeux
la formidable entreprise de son
histoire de Port-Royal : « Com-
ment la réforme d'un seul couvent
de filles, et dans le voisinage de ce
couvent la société de quelques pieux
solitaires, purent-elles acquérir cette
importance et cette étendue de posi-
tion, d'action ? »²⁴ Sur quoi son
ami Renan avait le bon goût de
renchérir : « Port-Royal a eu le pri-
vilège de donner à des récits de dévo-
tion, à des anecdotes de couvent, les
proportions de l'histoire. »²⁵ Privi-
lège... peu couru... mais qui eut
bien des précédents.

22. Vers parus
en 1664, et dont
l'auteur est
probablement
Racine.

23. Saint-Cyran,
cité par
Sainte-Beuve,
livre II chap. I.

24. Sainte-Beuve,
« Discours
prononcé
dans l'académie
de Lausanne
à l'ouverture
du cours sur
Port-Royal »,
1837.

25. Renan,
Nouvelles études
d'histoire religieuse.

Certes la nature autant que la raison imposent à l'homme de se donner des buts restreints, et il vaut mieux s'il n'est pas seul au monde, qu'il brise sa convoitise et songe d'abord à donner sens à toutes les « anecdotes » de sa vie, quelle que soit par ailleurs la vraie portée de son ambition. Dans le cas qui nous occupe, elle était aux proportions de l'histoire en effet, et aussi grande que les périls identifiés : « Port-Royal, entre le XVI^e et le XVIII^e siècles, c'est-à-dire deux siècles volontiers incrédules, ne fut, à le bien prendre, qu'un retour et un redoublement de foi à la divinité de Jésus-Christ. Saint-Cyran, Jansénius et Pascal furent tout à fait clairvoyants et prévoyants sur un point : ils comprirent et voulurent redresser à temps la pente déjà ancienne et presque universelle où inclinaient les esprits. Les doctrines du Pélagianisme et surtout du semi-Pélagianisme avaient rempli insensiblement l'Église et constituaient le fond, l'inspiration du christianisme enseigné. Ces doctrines qui, en s'appuyant de la bonté du Père et de la miséricorde infinie du Fils, tendaient toutes à placer dans la volonté et la liberté de l'homme le principe de sa justice et de son salut, leur parurent pousser à de prochaines et désastreuses conséquences. Car, pensaient-ils, si l'homme déchu est libre encore dans ce sens qu'il puisse opérer par lui-même les commencements de sa régénération et mériter quelque chose par le mouvement propre de sa bonne volonté, il n'est donc pas tout à fait déchu, toute sa nature n'est pas incurablement infectée ; la Rédemption toujours vivante et actuelle par le Christ ne demeure pas aussi souverainement nécessaire. Étendez encore un peu cette liberté comme fait Pélagie, et le besoin de la Rédemption surnaturelle a cessé. Voilà bien, aux yeux de Jansénius et de Saint-Cyran, quel fut le point capital, ce qu'ils prévirent être près de sortir de ce christianisme, selon eux relâché, et trop concédant à la nature humaine. Ils prévirent qu'on était en voie d'arriver par un chemin plus ou moins couvert... où donc ? à L'INUTILITÉ DU CHRIST-DIEU. » (Sainte-Beuve, 1837).

Nous y sommes. Devant la catastrophe de l'histoire universelle, les efforts isolés, les tentatives à contre-courant, les œuvres interrompues, les rébellions minoritaires ne laissent pas de paraître bien démunies de perspectives, et comme noyées dans le sillage du navire implacable qui emporte le devenir humain. En plus, le sectarisme nous fait horreur... C'est la guerre ; chacun veut être du voyage, et peu importe s'il le passe sur le pont, dans la cabine de pilotage, ou avec les soutiers de l'histoire — on se plaint surtout du mal de mer. De grands vents viennent dégager de temps à autre les horizons empuantis, et s'il arrive d'avoir hâte d'en finir avec les vexations du bord, on ne les quittera pas j'espère, sans des regrets pour ceux qu'on laisse, peut-être dans une situation plus difficile. De tout ce qui ne réussit pas ne nous restera-t-il alors qu'un goût de cendres, quand nous montrons si peu de mémoire réelle pour nos fragiles succès ? Tant de gâchis depuis le début nous environne et nous fait vivre, de dégoût ; notre salut personnel n'a pas un si haut prix.

« On va se demander à quoi tend un tel effort... Il ne saurait se borner à la conquête des seuls domaines intérieurs. Cette erreur est l'une des notions que propage la défaite. Il serait tout aussi insuffisant de s'en tenir à des buts pratiques, comme, par exemple, la lutte pour l'indépendance nationale, écrivait Ernst Jünger vers 1950. Car nous ne sommes pas impliqués dans notre seule débâcle nationale ; nous sommes entraînés dans une catastrophe universelle... Quelle conduite l'homme tiendra-t-il à la vue et au cœur de la catastrophe ? Tel est l'objet d'une question toujours plus pressante. Elles se rejoignent toutes dans cette seule, la plus grave... Il faut s'entraîner à la catastrophe... C'est un exercice spirituel. »²⁶ C'est donc en quelque sorte la figure même de l'homme que chacun peut se donner la tâche, impossible sans la grâce, de sauvegarder, bâtissant autour de lui une vraie arche, propre à essuyer bien des tempêtes, et dont il ne sait jamais si d'un certain point de vue elle n'est pas la dernière qui emporte le visage de l'espèce — visage de cire marquée à une certaine image et ressemblance, et propre selon l'empreinte à

couronner la création entière, ou à en sceller l'échec total.

« Il ne s'agit pas d'être en nombre, mais de choisir un poste d'où attendre les occasions de créer le nombre et le fait... Dans l'écoulement infini des circonstances sublunaires, un être seul, mais bien muni et bien placé, si, par exemple il a pour lui la raison, peut ainsi réussir à en dominer des millions d'autres et décider de leur destin. L'audace, l'énergie, la science et l'esprit d'entreprise, ce que l'homme enfin a de propre comptera donc toujours, écrivait Charles Maurras vers 1905, pour un livre, *Mademoiselle Monk*, que préfaçerait Malraux vingt ans après. Un moment vient toujours où le problème du succès est une question de lumières et se réduit à rechercher ce que nos Anciens appelaient *junctura rerum*, le joint où fléchit l'ossature, qui partout ailleurs est rigide, la place où le ressort de l'action va jouer ». « Attendre », « un moment vient toujours », « une question de lumières » : est-on si loin des règles majestueuses de la patience qu'enseigne assez le meilleur des maîtres selon l'esprit de Port-Royal, le dépouillement ? Ou du retournement de l'histoire, selon saint Paul, grâce à l'imitation du seul vrai homme ? Et comment dire ce qui est plus difficile, si ce qu'on a à transmettre est une flamme, embraser des vies, des esprits desséchés ou d'un seul coup traverser le désert et ses vents ? « A la guerre, la plus grande franchise est la plus grande habileté » il paraît. C'est De Gaulle qui l'a dit²⁷, peut-être parce que ça place en somme la lutte sur son terrain véritable, celui qu'on rejoint tôt ou tard, et qu'il se situe dans la nature des choses et dans la détermination réelle des forces qui s'y affrontent. L'histoire n'est-elle pas tenue nécessairement par la vérité elle-même ? — c'est là que se décidera l'issue, en conséquence des démissions successives de tout ce qui s'oppose à la puissance persuasive du vrai. Laquelle émane en dernier ressort d'un style de vie et de langage, c'est-à-dire du risque qu'on prend à adopter une nouvelle fois les formes d'une tradition imperturbable dont on connaît le dénouement, plutôt que d'enterrer cette tradition dans le continu jaillissement, soi-disant conservateur, ou soi-

26. Jünger, chap. XVI. & XXIX.

27. cité par Pierre Boudot dans « De Gaulle, ni idéaliste, ni empiriste, une philosophie politique de la révolution. » (à paraître aux éditions de La Différence).

disant d'avant-garde, des mêmes impostures. « La grandeur humaine doit être sans cesse reconquise. Elle triomphe lorsqu'elle repousse l'assaut de l'abjection dans le cœur de chaque homme. C'est là que se trouve la vraie substance de l'histoire — dans la rencontre de l'homme avec lui-même, c'est-à-dire avec sa puissance divine. »²⁸ Et c'est en cela que consiste la vertu du langage, qui dépend du parti que l'on prend — ou qu'on brigue? — de s'associer aux souffrances et aux persécutions de la vérité.²⁹

13

C'est dans *Polyeucte* qu'« un Chrétien ne craint rien, ne dissimule rien »³⁰. Le souci de prendre au sérieux, à la lettre, les mots même lorsqu'ils furent prononcés par d'autres, ou s'ils le sont devant les autres, ce maximum de loyauté et de franchise, fut au juste la raison de mourir de *Polyeucte*, celle qu'il suivit comme un affranchissement : « La lettre tue. »³¹ Ce que Corneille « combat et vise et atteint diamétralement, ce n'est pas la faiblesse, c'est la fraude. »^{31b} Comment ne pas penser une fois encore à trois petites gouttes de sang, celles qui viennent terminer la page inachevée, la dernière page de Péguy, un certain 5 septembre, de 1914... « Nul manteau magique (pour *Polyeucte*). Les tenants de la bonne cause ne reçoivent nulle arme frauduleuse, nul armement frauduleux. Il est si rare que les tenants de la bonne cause ne reçoivent pas une merveilleuse armure, c'est-à-dire une armure frauduleuse. C'est-à-dire, il est si rare que les tenants de la bonne cause n'aient pas peur. »^{31b} C'est cette vérité-là marquée en rouge sur la vareuse ou le visage, une fin d'après-midi, qui a authentifié à jamais l'auguste et présomptueuse répétition des *Provinciales* par où commencèrent les *Cahiers de la quinzaine*, et par laquelle ils se seront finis : « Je suis comme cet inglorieux Pascal »³², disait dès la première année Péguy, et l'on peut affirmer que c'est Pascal, Pascal présent, « celui qui est le penseur même »³³, qui en avait comme lancé l'entreprise — on sait ce que ces mots signifient pour le

cas des cahiers de Péguy : c'est-à-dire que c'est lui qui les a empêchés de retomber aussitôt³⁴. Et c'est encore Pascal, le premier dans nos lettres (« Les Provinciales, c'est le Cid de la prose, reconnaissait Sainte-Beuve, même avec quelque chose de plus pour le définitif de la langue. »³⁵), c'est lui qui les aura ensevelis dans la grâce, ces *Cahiers*, au dernier moment, au moment ultime du grand cahier définitif de la *Note conjointe sur M. Descartes et la philosophie cartésienne* [posthume]. « Je crois aux témoins qui se font égorger. »³⁶ Ainsi le versant le plus enjoué de Port-Royal (après Pascal, Péguy) à peine finie la quarantaine s'établit lui aussi dans la mort généreuse, avec cette « espèce de bonhomie, familière. Et on ne sait quoi dans l'héroïsme qui rejoindrait presque le comique. C'est-à-dire le vrai héroïsme militaire français. »³⁷

En fonction des catégories pour le classement des saints que Péguy établit dans sa *Note* — premièrement selon que les guerres qu'ils ont faites devaient être étrangères ou civiles (les plus terribles); deuxièmement selon qu'ils ont pris part ou non aux tourments du pouvoir temporel; enfin (troisièmement) selon qu'il leur fut accordé de commencer par l'exercice leur service, ou s'ils furent jetés sans délai dans l'épreuve — les saints, ces héros, se trouvent au plus près de leur modèle commun, ou s'enfoncent dans des chemins que sa loyauté rigoureuse, l'intégrité de son incarnation strictement respectueuse des limites de la terre et du temps, avaient laissés explorés. Ainsi donc à propos de Jeanne d'Arc — laquelle dut bien plonger dans toutes les salissures, connaître les équipées, les tentations, les déceptions du pouvoir temporel, mais en étant « si parfaitement pauvre qu'elle fut forcée de se servir du notaire de ses juges et de ses accusateurs »³⁸ pour nous laisser des écritures : « Il s'agit bien d'exercices de couvent, s'exclame Péguy. Ce qu'elle a à faire, elle, c'est la guerre »...

Or le ressort, le recours décisif dans ces batailles que livrent les saints et derrière eux quelques fidèles, c'est la grâce. La grâce — « le plus profond problème chrétien » écrivait Péguy — n'est jamais une armure fabuleuse, un sans-souci; elle n'a rien à voir avec

cette protection garantie que les « honnêtes gens », se disant chrétiens ou non, demandent à la morale, cette louche police des mœurs. Dans les guerres les polices se retrouvent à l'arrière, avec les corrompus qui s'ennuient loin du front; et avec ceux qui s'endorment, ou qui s'enivrent quand l'esprit est en lutte; et avec les officiers d'état-major, qui œuvrent aussi dans les bureaux où se conçoivent ces stratégies qui nous coûtent cher, et les plans de paix qui ne règlent rien. La grâce elle se trouve présente dans toutes les guerres de forteresses et dans toutes les batailles en rases campagnes, et elle participe aussi à la défense des barricades dans les villes investies. Elle a tellement à faire, le feu est si intense qu'elle arrive presque chaque fois à la dernière minute, précisément au moment où peut-être on ne l'attendait plus. Ce Dieu touche les cœurs lorsque moins on y pense : « telle est la formule de *Polyeucte*. », et de ce vers Péguy écrivait-il encore : « Il est une proposition de l'histoire ou plutôt de la chronique de la grâce. » Ah, la chronique de la grâce... C'est bien les *Provinciales* ! et plus encore les *Cahiers* de Péguy : le récit immédiatement circonstancié d'une longue bataille de résistance où la grâce intervient plusieurs fois. Le tout en temps réel. Ce que l'on appelle des minutes, mais écrites sous la plume de l'un ou de l'autre de ces deux chers notaires, qui les vivent, sur le tas; et qui découvriraient au fur et à mesure ce qui leur était donné pour les siècles des siècles. Un compte-rendu instantané des conjonctions spirituelles par où un homme ou se sauve, ou se perd. « L'homme aussi est cette ville assiégée. Le péché aussi est ce blocus parfaitement réglé. La grâce aussi est cette armée royale qui vient au secours. Mais il faut aussi que la liberté de l'homme fasse une sortie, erumpat, et qu'elle aille au-devant de cette armée de secours. C'est ce que Péguy disait quand il disait que par la création de la liberté de l'homme et par le jeu de cette liberté Dieu s'est mis dans la dépendance de l'homme. Car il ne faut pas considérer seulement la place frontière. Il faut considérer « Versailles et Saint-Denis ». Si la place n'est point secourue elle se perd. Mais si elle ne se secourt point elle-même par cette sortie, elle se perd. »³⁹ Tel est le mouvement double, la double

34. Voici le commencement du 1^{er} cahier de Péguy (5.1.1900) :

« LETTRE DU PROVINCIAL De la province, jeudi 21 décembre 1899. Mon cher Péguy » etc.

D'autre part, le IV^e cahier, De la grippe, nous renseigne :

« — Quels furent vos ennuis? — Je pensais qu'en tombant malade j'avais justifié les prophéties; mais cette justification ne me donnait aucun orgueil. — Quelles prophéties? — La prophétie qu'il arriverait malheur aux cahiers, parce que l'on ne fondait jamais une entreprise considérable sur un seul homme. — Ces prophètes étaient de bon conseil. — Ils oubliaient que je n'étais pas tout à fait seul, et que, si presque tout le travail me revenait, j'avais de solides amitiés pour me donner du courage. — Qu'arriva-t-il ensuite? comme on dit dans les livres élémentaires. — Sur la recommandation de mon ami Jean Tharaud, qui m'en avait dit le plus grand bien, je pris ma petite édition classique des *Pensées* de Pascal, publiées dans leur texte authentique avec un commentaire suivi par Ernest Havet, ancien élève de l'École normale, maître de conférences à cette École, agrégé de la faculté des lettres de Paris, et dans cette édition, qui me rappelait de bons souvenirs, je lus la PRIÈRE POUR DEMANDER À DIEU LE BON USAGE DES MALADIES » etc. (Pascal ne quitta pas toute cette première série)

35. Sainte-Beuve, Port-Royal, liv. I chap. VI.

36. Pascal, *Pensées*.

37. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes et la philosophie cartésienne*.

38. Ibid., ainsi que les citations qui suivent.

39. Péguy, *Note sur M. Bergson et la philosophie bergsonienne*, VIII^e cahier de la XV^e série, du 26.4.1914.

28. Jünger, chap. XXI.

29. « L'échec, final ou provisoire de la seule entreprise théorique et pratique intéressante depuis Port-Royal, intéressante par ses contrariétés et ses insuffisances productives, l'échec de l'Action française est issu de son esthétique en défaut, d'une erreur pseudo-classique sur le langage; pendant que le monarchiste T.S. Eliot, et le fasciste Ezra Pound inventent, à la proue du navire Argo, les mesures soudaines du poème futur, des rimeurs d'arrière-garde à forme fixe, des peintres de Salon, des architectes de bonbonnière, s'interposent entre la prophétie héroïque de Mauros et le futur prochain. » Pierre Boutang, le Purgatoire, 1976, Éditions de La Différence, 1991.

30. Corneille, *Polyeucte*, 1643, acte V scène II.

31. Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes et la philosophie cartésienne* (juillet 1914).

31b. Ibid.

32. Péguy, Réponse brève à Jaurès, IX^e cahier de la I^{re} série, du 4.7.1900.

33. Péguy, Zangwill, III^e cahier de la VI^e série, du 25.10.1904.

dépendance de la grâce et de la liberté humaine. « Si au point de connexion la sortie de la place ne donne pas la main à l'armée de secours »... — « C'est un désastre double. » L'homme, la place, est perdu (« Dieu veut être aimé librement »), mais le royaume, Dieu (et ses saints) perdent un appui possible, un appui précieux. A la guerre : « Tout compte. »⁴⁰ — « Donc tout est important. »⁴¹

Les « honnêtes gens » pendant ce temps se débrouillent pour gagner le plus souvent : à la guerre comme à la paix, de père en fils de préférence. D'ailleurs — c'est incroyable — ils arrivent même à s'enrichir et peuvent régulièrement s'offrir le luxe de faire condamner de leur vivant : d'assez bons cavaliers, comme Pascal ; des artilleurs sérieux, tel le grand Arnauld ; ou ce bon vieux Bergson, l'archer précis pour voler au secours duquel le fantassin Péguy, aux abords immédiats « des granges éternelles »⁴², bourrait d'une dernière charge le vieux tromblon de sa quinzaine. C'est qu'ils avaient partie liée pour leurs cabbales, ces « honnêtes gens », avec ceux du « parti dévôt »⁴³ et ceux du « bloc scolastique », bien introduits près du Saint-Siège. Bergson pourtant, tout comme les autres — mais justement pour cette raison peut-être ? — était sur le point de retrouver, et de réinvestir « la position chrétienne », nous dit Péguy : « Car il nous remet dans le précaire, et dans le transitoire, et dans ce dévêtu qui fait proprement la condition de l'homme. » C'était le cas de le dire. Vous connaissez l'histoire. Si après Bergson, Péguy eût été mis à l'Index, lui serait bien mort de faim (il avait tout de même encore des catholiques parmi ses abonnés). Bon il est mort d'une autre manière, n'accusons pas, mais ce n'était pas par forfanterie ni par bravade qu'il s'attachait à ces questions du temps. Il croyait qu'au problème de la grâce se trouvait suspendu le sens et la durée de son humaine condition... De la grippe, Encore de la grippe, Toujours de la grippe. Quatrième, sixième et septième Cahiers. « Et qui a commencé à étudier à la question de la grâce et de la prédestination, il sait bien quand il a commencé, mais il ne sait pas bien quand il en finira. »⁴⁴, devinait-il après avoir relu de Pascal la Prière pour demander à Dieu le bon

usage des maladies. « Ouvrez mon cœur, Seigneur ; entrez dans cette place rebelle que les vices ont occupée. Ils la tiennent sujette ; entrez-y comme dans la maison du fort ; mais liez auparavant le fort et puissant ennemi qui la maîtrise, et prenez ensuite les trésors qui y sont. Seigneur, prenez mes affections que le monde avait volées ; volez vous-même ce trésor, ou plutôt reprenez-le, puisque c'est à vous qu'il appartient, comme un tribut que je vous dois, puisque votre image y est empreinte. Vous l'y aviez formée, Seigneur, au moment de mon baptême qui est ma seconde naissance ; mais elle est tout effacée. L'idée du monde y est tellement gravée, que la vôtre n'est plus connaissable. Vous seul avez pu créer mon âme : vous seul pouvez la créer de nouveau. Vous seul y avez pu former votre image : vous seul pouvez la reformer, et y réimprimer votre portrait effacé, c'est-à-dire Jésus-Christ mon Sauveur, qui est votre image et le caractère de votre substance... Touchez mon cœur du repentir de mes fautes, puisque, sans cette douleur intérieure, les maux extérieurs dont vous touchez mon corps me seraient une nouvelle occasion de péché. Faites-moi bien connaître que les maux du corps ne sont autre chose que la punition et la figure tout ensemble des maux de l'âme. Mais, Seigneur, faites aussi qu'ils en soient le remède, en me faisant considérer, dans les douleurs que je sens, celle que je ne sentais pas dans mon âme quoique toute malade et couverte d'ulcères. Car, Seigneur, la plus grande de ses maladies est cette insensibilité, et cette extrême faiblesse qui lui avait ôté tout sentiment de ses propres misères. Faites-les moi sentir vivement, et que ce qui me reste de vie soit une pénitence continuelle pour laver les offenses que j'ai commises. »⁴⁵ Et s'il ne s'était agi que de la sienne de condition ! Il y allait aussi du sens de la condition des hommes des siècles précédents, et de celle qu'il resterait à ceux qui leur survivent — c'est-à-dire nous.

« Et la sécheresse du cœur et la sécheresse de la race, qui sont les deux grandes et affreuses inventions modernes, les deux grandes formes modernes de l'anéantissement même du monde, c'est-à-dire et la sécheresse spirituelle et la sécheresse temporelle et charnelle procèdent de ce même point d'origine, de ce même point de dessiccation et de durcissement et de raidissement qu'a été

pour le monde moderne la dessiccation et le raidissement du présent. »⁴⁶ C'était le point découvert par Bergson : le présent même était cette position qui devait être réinvestie, coûte que coûte. Le rejet de la grâce en avait retiré tout l'attrait, on ne vivait plus que dans un temps futur, bercé d'aucune illusion : on ne vivait plus. Le point par où la grâce se pouvait immiscer dans nos vies, le point de suspension, le point d'attente, d'expectative, ce point ne jouait plus : Bergson — et Péguy grâce à lui — « comprit qu'il fallait s'installer instantanément au cœur même et dans le secret du présent ; que là était le secret et la clef. Et qu'ensuite il ne fallait à aucun prix s'en laisser déloger. Qu'il ne fallait rien accorder. Qu'il ne fallait se laisser aller à aucune paresse. »⁴⁷ Car c'est la grâce en personne qui se tient à la porte, qui se tient sur le seuil de l'instant : « Me voici à la porte, & j'y frappe. »⁴⁸ Il ne faut pas que la crainte de ce qui se tient dans l'imminence de l'instant, la crainte de ce que nous ne connaissons pas encore, il ne faut pas que le secret du présent nous empêche de l'ouvrir. Et que nous refusions par peur d'être surpris, ce qui nous est donné. Par peur d'avoir de la peine, peur du dérangement. « Aujourd'hui, aujourd'hui nous faisait des misères. Mais demain, hier ne nous en ferait plus. »⁴⁹

L'argent dans toute cette histoire n'était qu'un des biais par où l'homme tendait à s'emparer par avance de l'indétermination du temps ; c'est-à-dire calculer son advenir : l'automatisme à l'état pur — une illusion par conséquent. Mais il lui semblait qu'il y arrivait assez bien, qu'il parviendrait à en monnayer l'imminence, à avoir tout le temps pour rien. Il lui semblait qu'il pourrait durcir incroyablement le ressort de la grâce, « pour qu'elle ne fonctionne plus », pour le briser. Mais la grâce au grand jamais ne fut une mécanique : elle coule inexorable. De chaque instant afin qu'il ne soit à personne, l'argent s'efforça néanmoins d'effacer le visage que la grâce avait empreint dessus. C'était une affaire d'organisation, juste une question de nombre. Ce qu'on appelle l'usure : par où le temps perdant sa part de vérité, ne nous appartient plus. Il fallait bien s'en libérer.

40. Péguy, Note conjointe sur M. Descartes et la philosophie cartésienne.

41. Pascal, Pensées, § 505 éd. Brunschvicg.

42. Péguy, Note conjointe.

43. Ibid., ainsi que les citations qui suivent

44. Péguy, Entre deux trains, huitième cahier, du 5.5.1900.

45. Pascal, Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies, IV & VI. La phrase soulignée l'est par nous.

46. Péguy, Note conjointe.

47. Ibid.

48. Apocalypse de saint Jean, traduite par M. Le Maistre de Sacy.

49. Péguy, Note conjointe. Saint-Cyran écrivait (cf. Sainte-Beuve, livre II chap. I) : « Vous voulez que je vous assure votre condition : je n'aime pas cette demande. Les âmes qui sont à Dieu ne doivent avoir ni assurance ni prévoyance ; elles doivent agir par la Foi, qui n'a ni clarté ni assurance dans la suite des bonnes œuvres ; elles regardent Dieu et le suivent à tout moment, dépendant des rencontres que sa Providence fait naître. Je ne voudrais pas savoir ce que je ferai quand je serai descendu d'ici. Nous avons obligation de ne demander notre pain à Dieu, c'est-à-dire sa Grâce, que pour chaque jour ; mais je voudrais le demander pour chaque heure. Il faut une flexibilité non pareille et universelle à une âme chrétienne. Il faut qu'elle sache passer du repos au travail, du travail au repos, de l'oraison à l'action, de l'action à l'oraison ; n'aimant rien, ne tenant à rien, sachant tout faire, et sachant aussi ne rien faire quand la maladie ou l'obéissance l'arrête, demeurant inutile avec paix et joie ».